

Avant propos

2018, première année où je me lance dans les concours de nouvelles. Restons modestes il s'agit d'un apprentissage.

2018, les décideurs de la planète interdisent la chasse aux cornes de rhinocéros et aux défenses d'éléphants. On peut toujours rêver !

J'écris, tel un rhinocéros chargeant, puis je me relis à haute voix. Je corrige, je change. Je ne retiens pas tout. Parfois je me satisfais de ce que je viens d'écrire, rarement.

Chaque texte est un morceau d'ivoire, travaillé, lissé, poli, brillant. Enfin c'est ce que je crois quand j'en envoie un. Les concours fixent des règles, ou pas. En général il y a un thème, un nombre de « signes », une police de caractère, parfois pour maintenir l'anonymat je dois écrire sous pseudo, etc...

Pour parfaire ma fantaisie littéraire j'ai besoin de l'inspiration, accompagné par l'enthousiasme de mon épouse, Annie, et inévitablement d'une correctrice, aux virgules aiguisées, aux signes de ponctuation, aux non sens, aux mots inventés : ma sœur Catherine.

Donc j'écris seul, je soumets, je me soumets et mon texte part vers des destinations multiples, avec des lectorats très différents. L'enrichissement se fait par la multiplicité des expériences.

Je vous propose quelques textes, en toute modestie.

Là où brillent les étoiles. Pont St Esprit. Un hommage à Idir, le chanteur qui nous a fait vibrer au cœur du Carré Curial à Chambéry. Depuis les étoiles n'ont plus tout à fait la même luminosité.

Je voulais juste jouer. Prix Zadig de la nouvelle policière. Je m'y risque. Je découvre des ressorts, je vous mets dans la confiance pour établir une confiance, avant de vous débusquer, vous !

3919. Josselin. Encore en Bretagne. Pays de littérature et d'aventures. Parfois l'histoire tourne plutôt mal... Les aboyeuses se sont tues. Ce temps est révolu. Aujourd'hui, quatre chiffres sur le téléphone suffisent, mais pas toujours. Le monde est cruel, les hommes violents. Un texte pour les femmes...

Les belles paires. Binic. La plage, le soleil... « Les belles paires », pour sourire et se distraire.

Simon et la route des rats. Hermillon. Association Le Colporteur. Un attachement à la Savoie où il nous reste des amis. Un texte fort, à mon sens.

Trumpettes de la mort. « Mauves en noir ». Juste pour s'amuser. Envie de rêver à un monde meilleur... Là est la puissance de l'auteur.

Le grenier de Léopold. Prix Vedarias de la Nouvelle (Verrières le Buisson). Sans thème. Un régal d'inventer cette histoire. Léo...

Bonne(s) lecture(s).

Là où brillent les étoiles

Cet été là il faisait bon, il faisait chaud. Ma compagne portait une robe de lin, boutonnée sagement, au soleil du levant. Nouvelle compagne, nouvelle vie, nouvelles envies. Vacances détente, ne rien faire, se laisser porter. Aimer et être aimé.

Avec Lieselotte nous nous sommes rencontrés lors d'un stage linguistique. Elle y venait pour apprendre le français et moi pour parfaire mon allemand. C'est drôle, j'étais certain de parler couramment, mais pas tout à fait finalement. L'apprentissage des langues est une véritable calamité de nos collèges et de nos lycées. Naïvement j'y croyais ! Elle, très timorée, n'osait pas nous faire profiter de son français, sans faute et sans accent. Alors que, sans complexe, je me lançais dans des conversations sans queue ni tête, usant de phrases alambiquées qui la faisaient sourire plus qu'elle ne les comprenait.

Le premier jour, lors du tour de table, nous nous étions présentés et son prénom, Lieselotte, chantait chaque fois que quelqu'un le prononçait. Lieselotte... Lieselotte... douce ritournelle qui me charmait.

Un jour, pour tisser les liens entre stagiaires, nous sommes allés tous ensemble au bistrot. L'allemande a goûté notre vin et moi sa bière. Tous les garçons avaient tenté leur chance auprès de cette magnifique allemande, en vain. Elle n'était décidément pas comme les autres... Il se disait qu'elle était d'ailleurs. Les déçus, les éconduits laissaient entendre... je n'écoutais guère. J'attendais patiemment. Au second verre elle s'est détendue, et moi, je me suis mis à m'enfiler pression sur pression, croyant que ma diction en allemand s'en trouverait notablement améliorée, peut être aussi pour vaincre mon rempart de timidité. Goethe devait se retourner en entendant mes propos maladroits mais je persévérais. Je reprenais une bière, une mousse, une pression, « ein bier biete » ! Ho, Mutti Angela, j'allais parler aussi bien que toi ! Quand tout le monde s'est levé, je suis resté figé, assis sur mon tonneau, pâteux et pataud. Impossible de me rappeler l'endroit où je résidais. Ils sont partis les uns après les autres. Pour certaines et certains le stage avait ouvert le champ des possibles et c'est main dans la main qu'ils se sont éclipsés. Voire lèvres contre lèvres, pressés de déguster l'Europe dans toute sa diversité et s'offrir son humanité.

Lieselotte m'a attendu. Quand enfin j'ai réussi à me mettre debout, le monde entier n'a eu de cesse de tourner. Ma tête aussi. Point besoin de manège à sensation, j'étais fin rond ! Je me suis appuyé sur son bras et doucement elle m'a guidé, comme un enfant qui fait ses premiers pas. Pour rentrer à la maison fallait pas y compter, je ne savais vraiment plus où j'habitais, alors ce soir là c'est sur le canapé de Lieselotte que je me suis endormi. Non sans lui avoir dit « Ich liebe dich ! », la seule phrase que je croyais savoir encore prononcer.

Au matin la bière était encore sous pression, ma tête également.

Lieselotte est apparue, en robe de lin, sagement boutonnée. Moi j'ai pris une douche, froide, puis une autre, chaude, puis... je me suis recouché. Les scientifiques ont bien raison : la terre tourne.

Elle m'a excusé auprès des stagiaires et des professeurs. Les autres ont rigolé, nous prêtant une histoire, bien évidemment. Combien s'étaient précipités, depuis hier soir, pour modifier leur statut Facebook, inscrivant « en couple » ?, Une majorité ! Moi je suis célibataire, bourré et seul. Couché, vautré, torturé. Quand Lieselotte est rentrée, je comatais tranquillement. Cette bière venue d'ailleurs m'avait complètement retourné, j'avais l'impression que tout allait à l'envers. Réfléchir ? Surtout ne pas y songer. Même mon « hello » suivi d'un « Guten Tag » ne l'a pas impressionnée. Elle m'a préparé une décoction de son invention et, plus vite que je ne l'aurais pensé, je suis revenu à la raison. Gentiment, sans agacement, elle m'a dit « en Allemagne nous savons boire ».

Oui ils savent boire. Leur bière allait me devenir étrangère à tout jamais...

Nous avons passé une soirée à l'eau fraîche, à me reconstituer. Elle a souri quand j'ai tenté maladroitement de m'excuser, avec mon allemand de misère. Puis la nuit est venue. Le canapé était confortable mais son lit bien plus moelleux, et quand elle a déboutonné sa robe de lin je me suis mis à rêver. Par ses mots étrangers elle m'a clairement expliqué, me donnant l'illusion de la compréhension. Tel le capitaine d'un navire, cette nuit, je me suis perdu dans les bras de ma Lieselotte – Lorelei... La langue de l'amour est universelle.

Les jours passèrent et nos amours primaires en passion se transformèrent. Les autres stagiaires rirent, croyant notre histoire

éphémère, puis firent la tête, cette fille qu'ils croyaient inaccessible c'était moi qui me l'offrait en entrée, en plat et en dessert... Et je n'étais guère prêtreur, et elle, d'une jalousie d'enfer.

* * *

Le stage tirait à sa fin. Nous allions nous quitter, alors pour nous dire au revoir, le dernier soir, apéro au bistrot. Moi j'ai bu de l'eau. Que de l'eau. Je ne voulais en aucun cas rater la dernière. Lieselotte vêtue de sa magnifique robe de lin me fascinait. Parfois ma main sous la table s'égarait et détachait un ou deux boutons discrètement. Tout en goûtant notre vin elle me laissait partir à la conquête du monde, de son monde. Sauf le dernier bouton, où elle m'a doucement retenu la main, m'expliquant que celui-ci nous devons le garder, qu'il ne fallait pas être pressé, patiemment, encore un peu, jusqu'à tout à l'heure. Pendant que nos mains jouaient sous la table, à se croiser, se caresser, les verres se vidaient, les autres stagiaires picolaient, buvant bien plus que de raison... Je me suis surpris à penser « ce soir celui qui fera l'amour sera celui qui n'aura pas bu. »

Les couples, pas forcément les mêmes que l'autre soir, partirent pour profiter de leur dernière soirée, titubant, vomissant, s'engueulant. L'alcool ne permet pas tout !

Lieselotte me tendit le bras, chantant dans sa drôle de langue des trucs que je ne comprenais pas. Lorelei, mon bateau n'était pas ivre mais prêt à couler, pour toi. Je réclamais des cours particuliers. Qui commencèrent dès le palier. Le dernier bouton sauté, Lieselotte s'est livrée plus que jamais.

L'amour, l'amour. Love, Love. Liebe, Liebe. Encore et encore jusqu'au matin. Vacances. De vraies vacances à nous retrouver toute la journée dans son lit, son canapé, sa douche.

« Je t'ai dans la peau ! » C'est dingue les progrès qu'elle avait faits ! Elle me parlait en français, sauf en de rares occasions où certains mots en allemand lui échappaient. Quant à moi je n'avais pas développé un vocabulaire suffisant, donc c'est en français que mon amour je lui criais !

Soirée restaurant romantique. Main dans la main sur une nappe en coton, évitant la petite bougie et le vase fleuri. Baiser entre chaque plat, au grand dam du serveur à qui nous ne facilitons pas le service. Notre avenir prenait corps.

Nous avons joué les prolongations. Les jours suivants ne furent qu'enchantement. Le cœur vibrant, je la regardais s'habiller, se déshabiller, préparer le petit déjeuner, faire la vaisselle car, chez elle, je n'avais pas le droit de faire quoi que ce soit.

Mon studio était aussi désert que le Sahara.

Jusqu'à ce matin où son téléphone a sonné. Une fois de plus toute la conversation, ou presque, m'a échappé. Ses yeux se sont mis à couler. Une fois le combiné raccroché, elle m'a dit, en sanglotant, « Mama ist sehr krank ».

Carrément surpris qu'elle me parle, pour la toute première fois, de sa maman. Je la prends dans mes bras. Elle m'explique que sa mère est gravement malade, qu'elle vient de rentrer à l'hôpital, qu'il serait impensable qu'elle ne rentre pas, chez elle, pour aller la voir...

— Avant qu'il ne soit trop tard, ai je cru bon de compléter.

Galant homme, je propose de l'accompagner. Elle refuse. Elle doit partir, là, immédiatement, maintenant, tout de suite. Promis elle reviendra, vite. Je range les bols, le sucrier, le beurrier. Elle s'habille dans cette robe de lin que j'affectionne tant. Nous nous embrassons différemment. Dans ce baiser je sens notre amour et je suis certain qu'elle le ressent tout autant. Je l'accompagne jusqu'à l'Audi. Belle Audi décapotable. Elle me confie les clefs de son appartement « Je reviens, je t'aime ! ». Encore un baiser...

La voiture, sans sa capote, déboîte du trottoir, elle me fait un signe de la main. Lieselotte part pour Berlin. « Nach Berlin ».

Je reste là. Mes yeux s'embuent. Voilà bien la première fois que je ressens une émotion pareille. Au feu tricolore, situé à cent mètres de là, Lieselotte attend patiemment qu'il passe au vert, agite longuement la main et démarre. Poursuivant son chemin. Nach Berlin. Je la vois qui disparaît, au loin.

Dans un bruit assourdissant, l'Audi saute en l'air. Une voiture vient de franchir le feu rouge, poursuivie par une voiture de flics, sirènes hurlantes. La bagnole fait une sacrée cabriole. Elle va s'encaster dans la vitrine de la pharmacie, et prend feu. Une détonation m'anéantit, l'Audi vient d'exploser. Je vois ou je crois deviner le corps de ma bien-aimée projeté au dessus des arbres de l'avenue, capote ouverte. Je me précipite. Inutilement. La police boucle le quartier. J'apprends, sans vraiment en être conscient, que le cambriolage s'est mal passé et que les délinquants s'enfuyaient, sans avoir rien dérobé. Gratuitement. Aux questions des flics je réponds, hagard. Ils me demandent de témoigner. Je suis anéanti. Assis par terre, je me mets à chialer encore et encore. Les pompiers m'emmènent. Des jeunes cons il ne reste rien, à peine quelques morceaux à ramasser.

Je sors de l'hôpital. Des mois pour m'en remettre. Jamais totalement. Dès qu'une robe de lin passe au loin, je craque.

Puis, doucement, j'admets que je dois vivre. Mes copains décident de me sortir, un concert d'un chanteur kabyle, « tu verras ça va te changer ».

Sur une place surchauffée l'estrade est dressée, des instruments d'un autre monde, d'un ailleurs, pour nous faire rêver. Les chants mélodieux nous élèvent, musique d'entrain, je me surprends à taper dans mes mains. Mon pote, Antoine, m'explique que la semaine dernière Sensemilla les a tous fait coucher par terre, des milliers de spectateurs allongés sur le sable. C'est l'été, la fête, je vais devoir oublier.

Idir suspend son concert, il fait éteindre les projecteurs de scène, seules quelques rares bougies éclairent encore le décor.

La nuit est très joliment étoilée, avec quelques nuages blancs, élevés.

Nous invitant à regarder le ciel il nous explique, et nous demande de compter les étoiles avec lui. Il nous jure que ceux qui viennent de nous quitter sont là, dans cette immensité, dans cet ailleurs que seuls nos cœurs peuvent deviner, ce soir.

Mes yeux cherchent. Bien sûr, comme chacun, je vois l'étoile du Berger, lumineuse, brillante, star. Mais, non loin, un nuage s'entrouvre tel ta robe de lin, je devine une étoile modeste, ta luminosité singulière attire mon regard. Mes yeux te fixent, étoile Lieselotte, oui je t'ai trouvée, et notre amour se met à briller.

Idir nous promet que là bas on se retrouvera, dans cet ailleurs dont il ne faut pas avoir peur.

Ce soir j'ai envie qu'Idir ait raison.

Depuis, Lieselotte, tu ne me quittes plus, nos nuits sont pleines et étoilées. Parfois je me surprends à hurler dans la nuit à peine éclairée « Ich liebe dich ». Bon je n'ai pas fait de progrès et alors, un jour, c'est promis, nous nous retrouverons. Et tu continueras à m'apprendre. Tout.

Ailleurs.

Pont St Esprit 2018
Ailleurs

Je voulais juste jouer

Noire, noire est la nuit. Je déambule le long d'une plage. Ce soir la lune est absente. Je distingue à peine la mousse de mer comme ligne frontière. Je marche, guidé par ce simple trait clair. Le sable humide de ce début d'automne absorbe mes pas, j'ai la subite impression de me fondre dans un monde marin, mouvant, inquiétant. Forcément seul en ce lieu, je ne sais pas ce qui guide ma balade. Je me sens suspendu, envahi de nature, à la merci de la houle qui va et vient, battements d'un cœur vivant.

Moi. Être minuscule dans une immensité majuscule. Seul.

Noirceur de l'âme ou âme vagabonde, mes pas dérivent quand les vers, dans ma tête, s'écrivent. Poésie, soudain tu me prends, et je m'entends, récitant « je m'en allais les poings dans mes poches crevées, j'allais sous le ciel, Muse, j'étais ton féal... » Oui, cher Arthur, la musique de tes vers me revient en boucle, mouvement syncopé, métronome de mes nuits d'écriture, comme cette mer qui bat à mes pieds, mouvement permanent, riche, divers, profond. Je me laisse aller, vagabond sans paletot, poète somnambule.

Ce soir la lune est masquée par d'épais nuages. Noir est le ciel, noir est le temps. Mer, je divague au creux de ta vague. Mon esprit cabote au gré des flots et je me vois proposant à un talentueux éditeur mon

dernier manuscrit que je garde enfermé, précieusement, dans le tiroir de mon bureau. Voici venu le temps où je vais devoir franchir le pas. On sent ces choses là...

Je marche relevant la tête sous ce ciel de plomb. L'eau salée bat mes pieds, souliers trempés. Son écume est déjà fraîche en ce début d'octobre. Sur cette plage de sable fin je sais que les corps profitent du rare soleil de la journée pour parfaire leur bronzage, avant que l'hiver ne vienne, compagnon de gommage. Samedi encore je les ai vus, profitant de la journée d'un bout à l'autre, en maillot, ou sans, ici c'est assez libre. Et les chairs caramélisées de s'embraser au dernier rayon carmillon posé au bout du téton...

Noire est la nuit. Noir est mon esprit.

« Je m'en allais... »

Soudain mon pied droit vient frapper un obstacle. A la fois raide, souple, dur et mou. Un tronc d'arbre ? Un mammifère marin échoué ? La presse locale en a fait état ces jours derniers, évoquant un suicide collectif, les animaux viendraient mourir, ici, sur le sable de nos plages, signal grave et sombre, les animaux préfèrent crever que vivre. Pourquoi ?

Je me saisis de mon téléphone portable, j'actionne la fonction torche et je découvre ce que je n'aurais jamais dû. Un corps. Le corps d'un homme grand, très grand, maigre, très maigre, peut être africain, peut être pas. Le visage horriblement scarifié, véritable tête de bois sculptée. Un bois rare.